

La rage manquante

Yann-Manuel Hernandez

Numéro 167, juin–juillet 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hernandez, Y.-M. (2014). La rage manquante. *24 images*, (167), 51–51.

La rage manquante

par Yann-Manuel Hernandez

OÙ SONT LES CRIS ? OÙ EST CE PEUPLE D'ARTISTES ENCORE ASSEZ COURAGEUX POUR CRIER ? POUR ASSUMER le geste furieux de la rage intellectuelle et esthétique ? Ce message n'est pas destiné aux cinéastes qui adoptent les règles dictées par l'industrie, mais à ceux qui se sentent appartenir à un cinéma d'auteur ou d'art – comme on l'appelle – qui devrait être le lieu des poètes de l'image et du son. Il ne s'agit pas d'une attaque qui ciblerait telle ou telle œuvre, mais d'un questionnement qui prend la forme d'un appel. Un appel aux films à venir.

Il y a un manque d'expériences marquantes dans ce que le cinéma québécois transmet au spectateur. Celui-ci ne manque pourtant pas d'images, de beautés, d'histoires, de réalisme ou de talent. Nos films en sont bourrés. Ce qui lui manque, c'est la rage : celle qui bouscule violemment le sentiment de confort et d'indifférence, celle qui rappelle autant aux créateurs qu'aux spectateurs que l'on est toujours plongé dans une vie infiniment fragile, nue et chaotique. Celle qui est au cœur de la volonté créatrice et qui nous fait nous sentir vivants. Alors que nous disposons d'une grande liberté, nous semblons comme aveuglés par sa trop vive lumière, et agissons comme sous une dictature. Une peur inconsciente gruge le désir et autocensure les idées folles. Mais qu'avons-nous à gagner face à nous-mêmes par cette soumission ?

Les expériences marquantes manquent pour une raison claire : la plupart des longs métrages – et les courts encore davantage – tentent d'imiter la réalité, de s'en emparer comme si c'était le *Saint Graal*, évacuant du même coup toute la puissance du cinéma. Cette puissance réside non pas dans l'illusion de la réalité que permet le cinéma, mais dans la capacité du cinéaste à créer des images et des sons qui *donnent à vivre*, quels que soient les moyens qu'il emprunte. Sans les limites imposées par les règles. Nous ne sommes pas des scientifiques, mais des artistes ! Or, la mise en scène de la plupart des films québécois ressemble à une application scientifique de procédés éprouvés, où percent, ici et là, des moments de pure poésie. Obnubilés par une vision empirique, trop de cinéastes regardent le monde comme s'ils analysaient un corps sur une table d'autopsie, alors qu'il faudrait retourner dans la forêt pour contempler la transformation de la chenille en papillon. Les films ne peuvent pas sortir du carcan des lois rationnelles auxquelles les soumet la réalité sans combattre les dogmes, plus castrateurs que libérateurs.



LA VIE NOUVELLE de Philippe Grandrieux

On oublie trop souvent que la création artistique repose sur des métamorphoses et une multitude d'éléments indéterminables fortement liés à notre expérience. L'artiste n'a que faire de l'exactitude face au réel. Il doit avoir le courage de la rage créatrice, cette sensation à la fois douce et violente qui nous fait instinctivement sentir la nécessité de l'acte. L'artiste a la liberté de tenter l'improbable, d'inventer un espace pour que l'accident et l'audace existent : ce mouvement intérieur des choses et des gestes. L'essence de tout art est peut-être moins alors de montrer une action précise que la manière dont elle s'expérimente dans la vie même. Et trouver cette expérience à partager demande un engagement total dans le monde. C'est pour cela que Gilles Deleuze a pu considérer la série des dormeurs du peintre Francis Bacon comme l'une des plus grandes œuvres sur le sommeil jamais réalisées, car Bacon ne montrait pas un homme qui dort sur un lit ou l'histoire d'un homme qui s'endort parce qu'il est fatigué. Non, tout cela compte très peu et un peintre amateur aurait pu faire de même. Ce que capte Bacon, et c'est là tout son génie, c'est la « force d'aplatissement » dans le sommeil : « Savez, un corps vraiment fatigué, qui se couche, et on le voit même visuellement ! Mais comment le

rendre ? Ça c'est être un grand peintre. Si bien que, à la lettre, c'est pas que ce soit un corps sans épaisseur ; si je peins un corps sans épaisseur, c'est nul, ça rate. Si je peins un corps en train de perdre son épaisseur, c'est réussi¹. Et qu'est-ce que la « force d'aplatissement » sinon la qualité de l'expérience vécue du sommeil que cet artiste a vu dans ce corps qu'il avait à peindre. Atteindre ainsi le cœur de ce qu'on appelle l'art est l'acte d'un cri, qui passe par l'œuvre et révèle au spectateur la part inconnue du réel, parce que transmise par la subjectivité d'un autre.

Mais lâchons un dernier cri : le cinéma n'est pas mort ! Le cinéma existera tant qu'il y aura des poètes assez courageux pour embrasser la puissance de ses armes et nous donner non pas à voir, mais à vivre ! Il nous faut reconquérir le plan, le travelling, le zoom, le grain, les couleurs, le suspense, le sonore, les visages, la lumière, les corps, les étoiles ! Ne pas laisser la force de l'émotion et de la sensation à l'industrie du spectacle et de la publicité. Il nous faut remettre la force grisante, euphorisante et, surtout, subversive de la vie *au cœur* des films. Qui aura encore assez de rage pour entendre ce cri ?

1. *La voix de Gilles Deleuze*, Cours 15, 1981 (www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=216)